

# Immersion épique dans le Japon féodal

« Shogun » opère un dosage élégant entre brutalité de la guerre et chorégraphie des combats

**DISNEY+**  
À LA DEMANDE  
SÉRIE

Ce colossal best-seller dans les années 1970, le roman *Shogun*, du Britannique James Clavell (1921-1994), fut pour beaucoup d'Occidentaux une porte d'entrée dans l'histoire du Japon. Était-il nécessaire de l'adapter un demi-siècle plus tard, après que le reste du monde a appris à connaître l'art et la culture japonais ? Contre toute attente, la réponse est oui.

En 1980, l'histoire de John Blackthorne, marin anglais anglican échoué sur les côtes du Japon en un temps où l'empire n'était ouvert qu'aux seuls prêtres catholiques et aux marchands portugais, avait déjà fait l'objet d'une minisérie, avec, dans le rôle du sujet d'Elizabeth I<sup>re</sup> devenu samouraï, l'idole du petit écran, Richard Chamberlain. En cet âge d'or de la minisérie à gros budget, cette première adaptation rencontra un immense succès.

La version que proposent Rachel Kondo et Justin Marks rééquilibre le récit : le moteur en est le monde que découvre John Blackthorne plus que l'itinéraire du découvreur, personnage inspiré de William Adams, qui contribua à la constitution de la première flotte moderne de l'histoire du Japon.

## Galerie romanesque

C'est par le truchement du regard naïf mais avisé de John Blackthorne (Cosmo Jarvis, qui se garde bien de reproduire les stéréotypes du héros blanc et civilisateur) que l'on verra se déchirer les voiles qui masquent la réalité du pouvoir, que l'on déchiffra les hiérarchies, les généalogies qui déterminent les conflits sanglants à l'ère du shogunat.

De la manière vigoureuse et un peu désuète de James Clavell, la série a gardé les personnages archétypaux. Le seigneur Toranaga (Hiroyuki Sanada) est un patriarche imposant, aussi retors que courageux, qui se défend sans cesse de vouloir rétablir le shogunat devant ses coréigents, sans que personne ne le croie vraiment. Toda Mariko (Anna Sawai), issue d'une famille réprouvée, convertie au catholicisme, parle aussi

bien le portugais que le japonais, mais est affligée d'un époux d'une grande noirceur d'âme. Kashigi Yabushige – l'acteur Tadanobu Asano fut jadis le jeune premier de la Nouvelle Vague japonaise, au temps des premiers films de Kiyoshi Kurosawa et de Hirokazu Kore-eda – est un réître sans scrupule, qui change de camp au moins une fois par épisode.

Cette galerie romanesque prend vie grâce, d'abord, aux interprètes. Les acteurs japonais jouent dans leur langue, et leur déclamation évoque irrésistiblement les mânes des figures des films martiaux. D'autant qu'elles résonnent dans de grands espaces peuplés de foules – on ne sait pas toujours si elles sont de chair ou de pixels – qui, elles, rappellent les fastes des superproductions tardives d'Akira Kurosawa, *Kagemusha, l'ombre du guerrier* (1980) ou *Ran* (1985).

Ce sont finalement les acteurs occidentaux qui ont parfois du

mal à trouver leurs marques, ne serait-ce que parce qu'ils sont censés parler portugais, la *lingua franca* des Européens en Extrême-Orient, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, alors qu'ils s'expriment en anglais. Aussi, sans doute, parce que les escarmouches qui opposent Blackthorne à ses rivaux portugais intéressent de toute évidence beaucoup moins les créateurs que les enjeux purement japonais.

## Alliances instables

Ceux-ci tiennent avant tout au pouvoir central. Toranaga utilise les talents d'artilleur et de marin de Blackthorne pour compenser son infériorité numérique face à ses rivaux. Une multitude de factions, liées par des alliances instables, se livrent des combats auxquels les vainqueurs ne sont pas sûrs de survivre – il arrive que leurs commanditaires préfèrent ne pas laisser de témoins. *Shogun* ne néglige pas pour autant les lut-



Yoshi Toranaga  
(Hiroyuki Sanada),  
KURT ISWARIENKO/FX/Disney

**Le moteur de la série est le monde que découvre John Blackthorne plus que l'itinéraire du découvreur**

tes à mort qui se livrent dans les intérieurs aux cloisons de papier.

Au personnage de Mariko se joint celui d'Usami Fuji – Moeka Hoshi est aussi intérieure qu'Anna Sawai est extravertie –, qui doit accepter de survivre au suicide de son mari et au sacrifice de son enfant, et ceux de la mère d'un enfant prétendant au trône, d'une patronne de maison close ou d'une prostituée. Les efforts de ces femmes pour conquérir un peu de l'autonomie que les

lois et les coutumes de ce temps leur refusent font un contrechant en mineur aux affrontements sur les champs de bataille, aux embuscades sur les grands chemins d'un empire morcelé.

Ce sont ces morceaux de bravoure qui font l'attrait immédiat de *Shogun*. Là encore, le dosage entre la brutalité de la guerre (voir la démonstration d'artillerie) et la grâce chorégraphique des combats à l'arme blanche, est plus que judicieux, élégant. Ajoutez à cela une poursuite navale (galère japonaise contre caravelle portugaise) et un séisme qui déplace les montagnes, et *Shogun* tient toutes les promesses que faisait jadis le cinéma à grand spectacle. ■

THOMAS SOTINEL

*Shogun*, série créée par Rachel Kondo et Justin Marks (EU, 2024, 8 x 55 min). Avec Hiroyuki Sanada, Anna Sawai, Cosmo Jarvis, Tadanobu Asano.